

Rien ne se perd, mais tout se transforme-t-il ?

Ce jour là, il faisait moche et je peux aussi vous dire que ce jour là, j'ai bien cru que j'allais perdre ce que j'ai de plus cher au monde : Louise.

Lorsque je l'ai rencontrée, elle venait de s'ouvrir le genou dans la cour de l'école, c'était il y a longtemps. Nous n'avions que 5 ans alors qu'aujourd'hui nous sommes ce que les adultes aiment appeler des « pré-adolescents », ce terme horrible qui nous sort de l'enfance sans pour autant nous laisser entrer dans l'adolescence et nous laisse ainsi, entre deux eaux, ne ressemblant à rien.

Bref, tout ça pour dire que Louise –ma meilleure amie si vous ne l'aviez pas deviné- c'est une force de la nature. Avec son genou ouvert, saignant à flots, elle continuait de jouer avec les garçons, grimaçant à peine de douleur. Puis, après une dernière victoire à un jeu dont j'ai oublié le nom, elle s'est enfuie à l'infirmerie sans demander son reste. Il n'était pas question pour elle d'abandonner avant d'avoir terminé ce pourquoi elle était là. Et c'est toujours ainsi aujourd'hui.

Vous comprendrez alors ma surprise si ce n'est mon désarroi lorsque je vous raconterai les événements récents qui ont fait que ma petite Louise a perdu la face. Son sang-froid et sa détermination semblaient s'être évanouies à leur retour de vacances.

Je dis « leur » car elle est évidemment partie avec sa famille. Enfin, ça n'est pas si évident que ça car les tensions étaient nombreuses ces derniers temps. Ces vacances devaient être le moyen de stabiliser tout ça, de calmer le jeu entre les parents surtout. S'ils avaient su à quoi s'attendre en rentrant ! Ils auraient peut-être préféré continuer de s'engueuler à longueur de journée à la maison.

J'ai l'air d'en rire mais ça n'a rien de drôle.

Un matin, en me levant, j'ai décidé d'aller dans le jardin jouer tout seul. Après tout, même si Louise n'était pas là, ça n'en n'était pas

moins les vacances et comme dit ma mère, « il ne faut pas se laisser abattre ». Alors je suis sorti. Quelque chose dans l'air me disait que la journée allait être mauvaise, je ne saurais pas vraiment dire pourquoi. Je lançais mon ballon de basket contre le mur et il me revenait, parfois en pleine tronche, parfois pas. Le temps passait comme cela jusqu'à ce que je remarque que la fenêtre du grand frère de Louise, Olivier, était ouverte.

« Non, c'est pas vrai, me dis-je, elle ne m'aurait pas fait le coup du retour anticipé surprise quand même ! »

Je me suis donc approché de la fenêtre pour essayer d'apercevoir Olivier mais ne vît personne. Tout ce que je remarquais était qu'il avait déplacé ou bien retiré son poster des Stones. Le fameux concert qu'il était allé voir à Manchester et qui avait donné tant de soucis à ses parents – une occasion de plus de s'étrangler ! Mais, son fauteuil non plus ne semblait pas à sa place. « Etrange, pensai-je, aurait-il décidé de réaménager sa chambre ? Louise ne m'a pas parlé d'un éventuel départ du nid familial ... » Mes pensées s'arrêtèrent là car la voiture des parents de Louise traversait l'allée pour venir se garer devant la maison. Le retour anticipé surprise était donc réel mais en retard sur l'ouverture de la maison, que dis-je, sur l'effraction de la maison !

Les vacances avaient été sympathiques mais le temps maussade selon les dires de Louise qui m'avait téléphoné peu après leur arrivée sur place et j'appris plus tard que les parents, après quelques jours de calme, avaient de nouveau déclenché l'orage au-dessus du foyer. Je rentrai alors dans la cuisine où ma mère commençait déjà à préparer le poulet du midi et m'écriais : « Louise ! C'est Louise ! Ils sont rentrés maman ! Mais leur maison est ouverte ! Je crois qu'ils ont été cambriolé ça craint ... Qu'est-ce qu'on fait putain maman, qu'est-ce qu'on fait ? »

- « Un peu de calme s'il te plaît Simon et puis je t'ai déjà dit qu'on ne disait pas putain, c'est moche à entendre dans ta bouche !

- Nan mais je rêve ! C'est tout ce que tu trouves à me dire ? « On ne dit pas de gros mots ? » Non mais attends, je viens de te dire qu'ils avaient été cambriolés là ! Réagis merde !
- Tu vas arrêter avec ces grossièretés oui ? Bon c'est quoi cette histoire de cambriolage ? Et comment ça ils sont rentrés, qu'est-ce que tu racontes, je croyais qu'ils ne rentreraient que le week-end prochain !
- Oui hé bien heureusement qu'ils n'ont pas attendu vu que ce que j'ai vu ! Bon j'y vais.
- « Où ? »
- « A ton avis ! »

Toutes valises dehors, les portières du monospace encore ouvertes, la petite famille était réunie sur le seuil, bouche bée et immobile. Papa Fourmilleaux, Maman Fourmilleaux, Olivier, sa copine dont je n'arriverai jamais à retenir le nom et Louise, ma petite Louise qui était au bord des larmes et pâle. Temps maussade ? Je voulais bien le croire.

« - Bonjour monsieur Fourmilleaux, je viens juste de constater ce que vous venez de constater, je suis désolé, je vous assure qu'on n'a rien vu ni entendu à la maison et je crois bien qu'hier, tout était encore fermé. C'est tout simplement hallucinant ! Je veux dire, incroyable.

- Euh ... bonjour Simon. Ecoutes tu es gentil mais laisse nous un moment là. Ca n'est pas de ta faute si tu n'as rien entendu, ces connards savent s'y prendre !
- Philippe ... » commença sa femme sur un ton de reproche. Elle n'aimait pas lorsque son mari me parlait sèchement ce qui, je dois l'avouer, arrivait assez souvent malheureusement.
- « Quoi ? Je n'ai pas le droit de m'énerver ? On a plus rien et je n'ai pas le droit de péter les plombs ? »

Je courus rejoindre Louise qui était montée dans sa chambre entre temps, laissant le paternel s'expliquer. Et là, comment vous dire, j'eus le souffle coupé. En traversant le salon pour me diriger vers les

escaliers, j'eus même le vertige. Le vide, le néant, rien, que dalle. La maison avait tout bonnement été vidée de son contenu de A à Z. Oui, tout mais vraiment tout avait été retiré ! Tapis, meubles, cadres, photos de familles et pas seulement la chaîne hi-fi, la télévision et l'ordinateur dont se contentent les cambrioleurs ordinaires. Pour une fois, le père de Louise n'exagérait pas : ils n'avaient vraiment plus rien.

Une fois dans la chambre de Louise, j'eus le réflexe idiot de m'asseoir sur sa chauffeuse et tomba sur le sol froid. Tout était blanc et froid, comme une salle d'opération stérile. Louise, en larmes était devenue muette. Pas d'éclats de voix, pas de remarques acerbes comme elle savait les lancer, rien. Comme ses murs, Louise était vide. Et terriblement blanche.

« - Ca va ? Question idiote je sais. Mais je ne sais pas quoi te dire en fait.

- Alors tais-toi. »

Ah, voilà la Louise que je connaissais. J'étais quelques peu rassuré par cette vanne. La suite, au contraire, m'effraya. Elle se leva et frénétiquement, ouvrit ses valises puis étala tout par terre comme si elle souhaitait remplir l'espace. Son maillot de bain encore neuf, ses livres -nombreux-, quelques boîtes de médicaments, un tube de dentifrice, un réveil et des sachets de bonbons, rien n'était empilé mais au contraire déplié, aplati afin d'occuper au mieux le sol de la chambre. Puis elle ouvrit la fenêtre, prit une grande bouffée d'air comme si elle avait été en apnée jusqu'ici et hurla dans tout le quartier. Son cri me fit battre le sang dans les tempes. Je l'avais pourtant déjà entendue crier au foot, devant un film qui l'exaspérait ou bien pour tenter de séparer ses parents lorsqu'ils en venaient aux mains mais je n'avais encore jamais connu ce cri lourd et grave, fort et terrifiant. Sa tristesse s'était-elle instantanément envolée par la fenêtre ?

Qu'allait devenir Louise désormais ? Allait-elle utiliser ce vide ou bien se laisser anéantir par lui ? Dans le salon, un agent de police,

après avoir fait le tour de la maison -excepté la chambre de Louise qui avait demandé qu'on la laisse tranquille-, écoutait les parents et les conseillait sur la marche à suivre. S'ils avaient laissé des traces, on identifierait peut-être les auteurs des faits mais ce serait long et difficile. Il fallait appeler immédiatement l'assureur de la famille qui pourrait éventuellement récupérer quelques centaines d'euros sur le matériel estimable. Maigre consolation.

Celle que j'appelle souvent ma sœur jumelle était loin de toutes ces basses considérations, elle, pensait surtout à tout ce blanc, tout cet air qui occupaient sa maison. Ils lui semblaient néfaste et sa priorité était de combler, meubler, non pas pour compenser financièrement la perte mais pour étouffer le néant qui commençait à la vider de sa substance. Etrange, métaphysique, presque mystique tout ça. Mais l'amitié ne pose pas beaucoup de question, elle avance, sûre d'elle si ce n'est aveugle. Alors, nous avons commencé à meubler, à occuper l'espace, physiquement et avec le peu d'objet qui restait à Louise. Puis j'apportai quelques bricoles de chez moi où l'on m'avait questionné sur ce qui s'était passé sans pour autant proposer d'aide. Non, les bons voisins ne font pas les bons amis. Ma mère prête des œufs et du lait à celle de Louise mais elle ne lui prêtera pas sa table à repasser, encore moins ses tapis. Tout en riant, nous dansions donc dans la chambre, espace vital de Louise à remeubler en priorité. Après, ce serait le tour de la salle vidéo, enfin ex- salle vidéo. Le terme de « feu salle vidéo » nous a même déclenché un fou rire, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Tout en bougeant comme des fous dans la pièce, nous posions des objets un peu partout, et nous les suspendions grâce à du fil que j'avais trouvé chez moi. Ainsi, entre une chaussure et un carnet d'adresses, Louise me racontait ses vacances en accéléré. Elle m'épargna les considérations météorologiques et conjugales -les points négatifs pour ainsi dire- et se concentra plutôt sur les oiseaux qu'elle avait dessinés, les drôles de plantes croisées aux bords des chemins, le concert auquel elle avait assisté grâce à son frère et j'eus même le droit à l'information croustillante de l'été, elle avait croisé une star bien connue en charmante compagnie, mais pas celle que l'on a

L'habitude de voir dans les journaux. Pour éviter de devoir parler de la rentrée, du collège et de tout ça, à court d'inspiration, je demandais : « Vous allez tout racheter alors ? »

Son regard devint sombre, son sourire s'évanouit et je quittai la pièce en sachant que nous n'aurions plus rien à nous dire jusqu'au soir. Ca a toujours été le soir que nous nous sommes réconciliés.

Après le dîner, la lumière brillait derrière sa fenêtre, pas celle de d'habitude qui provenait de sa lampe de chevet mais celle du plafonnier, un peu jaune et sale. Je pris la décision d'attendre le lendemain pour lui reparler, ses parents n'auraient de toutes façons pas vu d'un bon œil ma visite à une heure si tardive. Je regardais alors ma propre chambre et me demandais à quoi elle ressemblerait si elle était vidée de son contenu. Il resterait tout de même mon papier-peint vert et jaune, ce serait de toutes façons moins glauque que chez elle, me dis-je. La pauvre ... enfin la pauvre, pourquoi la plaindre ? Elle a la possibilité de tout redécorer à son goût, fini les jouets de petite fille que l'on entasse dans un coin pour faire plaisir à papa et maman, fini l'étagère mal vissée qui manque de s'effondrer à chaque fois que l'on pose un nouveau livre dessus ! Elle avait désormais un bon prétexte pour se lâcher dans les magasins. Lorsque je lui disais cela en croyant lui remonter le moral le lendemain après-midi, elle me rétorqua :
« - Ha bon, tout recommencer pour tout perdre à nouveau, c'est vraiment la solution tu crois ?

- Euh, je ne prétendais pas avoir une solution, j'essayais simplement de trouver des côtés positifs à ce qu'il t'arrive.
- Ce qui m'arrive ? Mais il ne m'est rien arrivé à moi, je veux dire en personne ! Il est arrivé quelque chose à ce que je possède ! Et encore, ce sont mes parents qui ont casqué pas moi, moi je ne possédais rien au fond. Et c'est pour ça que je me dis qu'en fait, je n'ai rien perdu.
- On peut le voir comme ça. Enfin, ton intégrale de Tarantino tu l'avais payée de ta poche non ?

- Ouais.
- Désolée d'enfoncer le couteau dans la plaie.
- Non, tu m'ouvres les yeux avec ton couteau, au contraire.
- Comment ça ?
- Hé bien, ces Tarantío, tu t'en souviens encore par cœur comme moi j'en suis sûre. Le générique, sa musique, les dialogues, tout. Jusqu'aux mimiques de Lawrence Tierney dans « Reservoir Dogs ».
- Euh, à peu près ouais.
- Hé ben tu vois ! A quoi me sert d'avoir encore les dvd et leurs boîtes ? J'ai tout dans la tête !
- Mais ça durera pas toujours et tu peux pas le revoir du début à la fin dans ta tête !
- Comment tu le sais ?
- Je sais pas mais je suppose.
- Hé bien le temps dira qui de nous a raison. Mémoire versus concret, c'est parti !
- Si tu le dis ...
- Ce que je dis c'est que même si je ne me souviens plus des détails, ce qui sera fort probable quand je serai une vieille octogénaire toute ridée, je garderai en mémoire le sentiment que ces films ont provoqué en moi durant ma jeunesse. L'affectif ça ne meure jamais non ?
- Je suis trop jeune pour le dire et toi aussi d'ailleurs !
- Désormais, mes bons souvenirs se fixeront sur des choses vécues et non pas achetées, je crois que ça vaut mieux, sinon tu risques de m'entendre encore crier ! »

Et voilà comment Louise reprit confiance en la vie, comment elle renvoya le néant dans son camp, comme elle le faisait si bien au foot. Voilà donc comment, persuadée qu'elle n'aurait plus besoin de rien, elle continua de vivre. Évidemment, je ne vous cache pas qu'elle et ses parents durent racheter le nécessaire vital pour manger, dormir et se laver. Et puis, son point de vue n'étant pas partagé par

L'ensemble de la maisonnée, les murs reprirent vite des couleurs et la maison se remplit de nouveau, petit à petit. Mais rien ne fut plus jamais comme avant. Comme s'ils avaient vécu une expérience particulière, les Fourmilleaux étaient différents, quelque chose avait changé au plus profond d'eux. Ils savaient désormais qu'on ne peut jamais vraiment tout perdre. Il serait utopique de dire que de leur malheur n'est né que de l'espoir car les parents Fourmilleaux firent de cet événement un prétexte de plus pour se battre. Cependant, les prétendus voleurs, s'ils ont attisé la haine du père envers tous les délinquants de la terre et la folie acheteuse de la petite amie d'Olivier qui ne cessa de leur faire des cadeaux à tout bout de champ depuis lors, ont peut-être rendu service, d'une certaine façon à ma petite Louise.